

Faut-il diminuer le temps de travail?

Étape 0: Analyser le sujet

- Commencer par analyser le sujet.
- Trouver deux termes compliqués dans le sujet.
- Remarquer que ce sont deux notions du programme de philosophie.

Étape 1: S'appropriier le sujet

Consigne: Interviewer plusieurs personnes de votre entourage en leur posant la question du sujet.

- **Achtung!** Il s'agit d'une phase d'observation de vos congénères humains: c'est un exercice d'ethnographie du quotidien.
- Votre objectif est d'étudier la manière de penser de votre interlocuteur.trice: observez ses émotions, essayez de comprendre ses associations d'idées, ses arguments, de dégager ses présupposés, etc.
 - Pour ce faire, il va falloir alimenter la conversation et faire croire à votre interlocuteur.trice que ce qu'il ou elle raconte vous intéresse vraiment.¹
 - L'important, c'est, surtout, de *ne pas juger* ce qu'on vous raconte.
 - * Juger est une tâche cognitive coûteuse qui requiert tout votre espace mental.
 - * Spinoza *L'Éthique*: “Non ridere, non lugere, neque detestari, sed intelligere.”²

¹Il existe beaucoup de méthodes pour alimenter une conversation de manière naturelle tout en faisant autre chose dans sa tête, je ne vous fais pas l'injure de vous expliquer comment faire.

²Ne pas se moquer, ne pas déplorer, ne pas mépriser, mais comprendre.

- À la fin de cette première étape vous devriez avoir récolté un ensemble d'intuitions de base. Ces intuitions sont très importantes: rangez-les quelque part; il faudra justement les dépasser en pleine conscience pour faire l'exercice.

Nota Bene: Vous pouvez naturellement dire à votre interlocuteur.trice que la question que vous posez, c'est votre sujet de philo. Cependant, si vous faites cela, il est fort probable que la discussion s'engagera sur la question de savoir si c'est (bon) sujet de philo ou pas; voire sur la question de savoir si Louis Rouillé est un (bon) prof de philo ou pas. Cette seconde discussion est intéressante en soi, mais vous sentez bien que c'est un autre sujet.

Étape 2: S'instruire

Problème: Ce genre de sujet requiert des connaissances historiques et sociologiques précises pour faire des arguments qui tiennent. Ainsi, je vous propose d'apprendre (ou de vous remémorer) ces connaissances maintenant.

Solution: Visionner les vidéos suivantes.

- *Le temps des ouvriers* (documentaire ARTE 2020): [Épisode 1](#), [Épisode 2](#).
 - Les épisodes [3](#) et [4](#) sont facultatifs.
- Alain Supiot 2014 [Qu'est-ce qu'un régime de travail réellement humain?](#)

Étape 3: S'exercer

Trouver un espace logique

Consigne:

- Trouver deux distinctions importantes relatives aux deux termes compliqués du sujet.
 - En d'autres termes, il s'agit de trouver deux significations différentes des deux termes.
- Avec ces deux distinctions, vous obtenez 4 questions distinctes à partir du sujet donné.

- Vous obtenez donc 8 réponses possibles, dans la mesure où chaque question est une question binaire.
- Les deux distinctions à trouver sont contenues dans les deux textes reproduits plus bas:³
 - Bergson 1889 *Essai sur les données immédiates de la conscience*
 - Arendt 1957 *La condition de l'homme moderne*

Écrire

Consigne:

- Choisir deux réponses parmi les 8 réponses possibles: une affirmative, l'autre négative.
- Développer deux arguments: un pour chaque réponse.
 - Chaque argument fera 1 page manuscrite (environ 300 mots) au moins.
- Articuler ces deux arguments autour d'une transition.
 - Cette transition doit avoir un lien avec l'analyse du sujet.
- La conclusion de ce développement aura donc nécessairement l'une des deux formes suivantes:

“En un premier sens (à expliciter), on peut affirmer qu'il faut diminuer le temps de travail. Cependant, en un second sens (à expliciter), il y a des raisons de penser qu'il ne faut pas diminuer le temps de travail.”

“En un premier sens (à expliciter), on peut affirmer qu'il ne faut pas diminuer le temps de travail. Cependant, en un second sens (à expliciter), il y a des raisons de penser qu'il faut diminuer le temps de travail.”

Le rendu

- La copie doit être déposée dans mon casier numérique le 24 avril au plus tard: *aucun devoir en retard ne sera accepté.*
- La copie sera au format pdf et s'intitulera “NOM.Prénom-temps_travail.pdf”.

³Vous auriez pu faire d'autres distinctions, naturellement. Ceci est donc un exercice dirigé.

- Il doit s’y trouver deux choses dans l’ordre suivant:
 1. Explicitation des deux distinctions, et reformulation des 4 questions ainsi définies.
 2. Le développement attendu.

Support de cours

Texte 1: Henri Bergson 1889 *Essai sur les données immédiates de la conscience*, ch. 2 "De la multiplicité des états de conscience" (pp. 78-9)

Il est vrai que nous comptons les moments successifs de la durée, et que, par ses rapports avec le nombre, le temps nous paraît d'abord comme une grandeur mesurable, tout à fait analogue à l'espace. Mais il y a ici une distinction importante à faire. Je dis par exemple qu'une minute vient de s'écouler, et j'entends par là qu'un pendule, battant la seconde, a exécuté soixante oscillations. Si je me représente ces soixante oscillations tout d'un coup et par une seule aperception de l'esprit, j'exclus par hypothèse l'idée d'une succession: je pense, non à soixante battements qui se succèdent, mais à soixante points d'une ligne fixe, dont chacun symbolise, pour ainsi dire, une oscillation du pendule. – Si, d'autre part, je veux me représenter ces soixante oscillations successivement, mais sans rien changer à leur mode de production dans l'espace, je devrai penser à chaque oscillation en excluant le souvenir de la précédente, car l'espace n'en a conservé aucune trace: mais par là même je me condamnerai à demeurer sans cesse dans le présent; je renoncerai à penser une succession ou une durée. Que si enfin je conserve, joint à l'image de l'oscillation présente, le souvenir de l'oscillation qui la précédait, il arrivera de deux choses l'une: ou je juxtaposerai les deux images, et nous retombons alors sur notre première hypothèse; ou je les apercevrai l'une dans l'autre, se pénétrant et s'organisant entre elles comme les notes d'une mélodie, de manière à former ce que nous appellerons une multiplicité indistincte ou qualitative, sans aucune ressemblance avec le nombre: j'obtiendrai ainsi l'image de la durée pure, mais aussi je me serai entièrement dégagé d'un milieu homogène ou d'une quantité mesurable. En interrogeant soigneusement la conscience, on reconnaîtra qu'elle procède ainsi toutes les fois qu'elle s'abstient de se représenter la durée symboliquement. Quand les oscillations régulières du balancier nous invitent au sommeil, est-ce le dernier son entendu, le dernier mouvement perçu qui produit cet effet? Non, sans doute, car on ne comprendrait pas pourquoi le premier n'eût point agi de même. Est-ce, juxtaposé au dernier son ou au dernier mouvement, le souvenir de ceux qui précèdent? Mais ce même souvenir, se juxtaposant plus tard à un son ou à un mouvement unique, demeurera inefficace. Il faut donc admettre que les sons se composaient entre eux, et agissaient, non pas par leur quantité en tant que quantité, mais par la qualité que leur quantité présentait, c'est-à-dire par l'organisation rythmique de leur ensemble. Comprendrait-on autrement l'effet d'une excitation faible et continue? Si la sensation restait identique à elle-même, elle demeurerait indéfiniment faible, indéfiniment supportable. Mais la vérité est que chaque surcroît d'excitation s'organise avec les

excitations précédentes, et que l'ensemble nous fait l'effet d'une phrase musicale qui serait toujours sur le point de finir et sans cesse se modifierait dans sa totalité par l'addition de quelque note nouvelle. Si nous affirmons que c'est toujours la même sensation, c'est que nous songeons, non à la sensation même, mais à sa cause objective, située dans l'espace. Nous la déployons alors dans l'espace à son tour, et au lieu d'un organisme qui se développe, au lieu de modifications qui se pénètrent les unes les autres, nous apercevons une même sensation s'étendant en longueur, pour ainsi dire, et se juxtaposant indéfiniment à elle-même. La vraie durée, celle que la conscience perçoit, devrait donc être rangée parmi les grandeurs dites intensives, si toutefois les intensités pouvaient s'appeler des grandeurs; à vrai dire, ce n'est pas une quantité, et dès qu'on essaie de la mesurer, on lui substitue inconsciemment l'espace.

Texte 2: Hannah Arendt 1957 *La condition de l'homme moderne*, ch. 4
 “L'œuvre” (pp. 187-90)

L'œuvre de nos mains, par opposition au travail de nos corps – l'*homo faber* qui fait, qui “ouvrage⁴” par opposition à l'*homo laborans* qui peine et “assimile” –, fabrique l'infinie variété des objets dont la somme constitue l'artifice humain. Ce sont surtout, mais non exclusivement, des objets d'usage. [...] L'usage auquel ils se prêtent ne les fait pas disparaître et ils donnent à l'artifice humain la stabilité, la solidité qui, seules, lui permettent d'héberger cette instable et mortelle créature, l'homme.

La durabilité de l'artifice humain n'est pas absolue; l'usage que nous en faisons l'use, bien que nous ne le consommions pas. Le processus vital qui imprègne tout notre être l'envahit aussi, et si nous n'utilisons pas les objets du monde, ils finiront par se corrompre, par retourner au processus naturel global d'où ils furent dressés. Laisse à elle-même, ou rejetée du monde humain, la chaise redeviendra bois, le bois pourrira et retournera au sol d'où l'arbre était sorti avant d'être coupé pour devenir un matériau à ouvrir, avec lequel bâtir. Mais si telle est sans doute la fin inévitable de chaque objet du monde et ce qui le désigne comme produit d'un auteur mortel, ce n'est pas aussi sûrement le sort éventuel de l'artifice humain lui-même où chaque objet peut constamment être remplacé à mesure que changent les générations qui viennent habiter le monde fait de main d'homme, et s'en vont. En outre, si forcément l'usage use les objets, cette fin n'est pas leur destin dans le même sens que la destruction est la fin inhérente de toutes les choses à consommer. Ce que l'usage use, c'est la durabilité.

[...]

Bien que l'usage ne soit pas la consommation, pas plus que l'œuvre n'est le travail, ils paraissent se recouvrir en certains domaines importants, au point que l'accord unanime avec lequel les savants comme le public ont confondu ces deux choses différentes semble bien justifié. L'usage, en effet, contient certainement un élément de consommation, dans la mesure où le processus d'usure a lieu par contact entre le corps et l'organisme vivant qui consomme: plus le contact entre le corps et l'objet utilisé est étroit, plus l'assimilation paraît plausible. Si comme objet d'usage on imagine, par exemple, les vêtements, on sera tenté

⁴Le latin *faber*, probablement apparenté à *facere* (“fabriquer”), désignait à l'origine le fabricant, l'artiste ouvrant sur une matière dure, pierre ou bois; on l'employait pour traduire le grec *tektôn*, qui a la même connotation. Le mot *fabri*, souvent suivi de *tignarii*, désigne spécialement les ouvriers du bâtiment, les charpentiers. Je n'ai pu établir ni la date ni le lieu de naissance de l'expression *homo faber* qui est certainement d'origine moderne, postmédiévale. D'après J. Leclercq (“Vers la société basée sur le travail”, *Revue du Travail*, 1950), c'est Bergson qui aurait mis en circulation le concept d'*homo faber*.

de conclure que l'usage n'est qu'une consommation lente. À cela s'oppose ce que nous avons dit plus haut: la destruction, encore qu'inévitable, est incidente à l'usage, mais inhérente à la consommation. Ce qui distingue la plus mince paire de souliers de n'importe quel bien de consommation, c'est qu'ils restent intacts si je ne les porte pas, qu'ils ont une certaine indépendance, si modeste soit-elle, qui leur permet de survivre même un temps considérable à l'humeur changeante de leur propriétaire. Utilisés ou non, ils demeureront un certain temps dans le monde à moins qu'on ne les détruise délibérément.

On peut avancer en faveur de l'identification de l'œuvre et du travail un argument analogue, beaucoup plus célèbre et plausible. Le travail le plus nécessaire, le plus élémentaire de l'homme, celui de la terre, semble un parfait exemple de travail se transformant en quelque sorte de lui-même en œuvre. C'est que le travail de la terre, malgré ses liens avec le cycle biologique et sa totale dépendance du grand cycle de la nature, laisse après son activité une certaine production qui s'ajoute de manière durable à l'artifice humain: la même tâche, accomplie d'année en année, transformera une lande sauvage en terroir cultivé. Cet exemple figure en bonne place, pour cette raison précisément, dans toutes les théories du travail, anciennes et modernes. Cependant, malgré une indéniable similarité, et bien que sans doute la vénérable dignité de l'agriculture vienne de ce que les labours non seulement procurent des moyens de subsistance, mais, ce faisant, préparent la terre pour la construction du monde, même dans ce cas la distinction demeure très nette: la terre cultivée n'est pas, à proprement parler, un objet d'usage, qui est là dans sa durabilité propre et dont la permanence ne requiert que des soins ordinaires de préservation; le sol labouré, pour rester terre cultivée, exige un travail perpétuellement recommencé. En d'autres termes, il n'y a pas là de vraie réification par laquelle on s'assure en son existence, une fois pour toutes, de la chose produite; il faut la reproduire sans cesse pour qu'elle reste dans le monde humain.